
L'IMPROVISATION SUR INNSBRUCK

A la Hofkirke d'Innsbruck, dans l'église banale d'être blanche, vingt-quatre guerriers, princesses, impératrices de bronze montent la garde autour d'un cercueil. Ils se détachent mal sur le fond surchargé de l'église : pour les voir, on doit faire abstraction de tout ce qui n'est pas eux. Sans y penser peut-être, Maître Pierre Vischer a sculpté une suite aux sombres fantaisies d'Holbein : autour du tombeau de Maximilien I^{er}, il aligne les effigies des rois et des reines qui l'ont précédé dans la mort, comme s'il s'agissait de le consoler de mourir. Ceci n'est pas une danse, c'est une revue macabre : à son arrivée au pays des fantômes, le Roi Blanc fera son entrée entre cette double haie d'Altesses. Quel palmarès du tombeau ! Vous rappelez-vous la Ballade des Dames du temps jadis, vous rappelez-vous surtout la Ballade des Chevaliers ? Où est la très-sage Héloïse ?... Mais où est le preux Charlemagne ?... Les émules du grand empereur, les rivales de la belle nonne sont debout dans le bronze, mais pour mieux nous rappeler qu'ils ne sont plus

dans la chair. Côté des hommes : Godefroi de Bouillon, Théodoric, Artur. Est-ce une parenté imaginaire ou réelle, et, d'ailleurs, est-il rien de réel dans ce prince-fée des légendes, qui fit admettre ici cet évadé de l'île des Cygnes ? A vrai dire, sa statue est d'une beauté fade : voici, par anticipation, un Lohengrin au goût du jeune Louis de Bavière. Mais pourquoi pas, puisqu'il s'agit de l'île des Cygnes ? Côté des femmes : Cymburge de Maslovie, Marie-Blanche Visconti, Elisabeth, Jeanne la Folle, et le nom le plus cher pour les oreilles françaises, Marie de Bourgogne, la fille de notre ennemi qui parlait notre langue. Elle l'enseigna, dit-on, à Maximilien I^{er} : on ne compte plus, depuis que la France est la France, ces ambassadrices de l'amour. Il est vrai qu'en retour, il lui enseigna l'allemand. J'offre ce double exemple à l'auteur de Siegfried (je parle de Jean Giraudoux) comme à tous ceux qui croient plus qu'au Locarno des ministres, aux lentes infiltrations des cœurs.

On a raison de faire veiller les morts autour d'une tombe, puisque les vivants s'en lassent vite. S'il ne s'agissait que du cénotaphe du Roi Blanc, nous passerions intéressés juste assez par Hans Sach et Albert Dürer, pour ne pas oublier celui qui se crut leur protecteur. Mais il s'agit de bien autre chose : que les empereurs soient mortels, nous le savions, puisqu'enfin on ne peut nous cacher qu'ils sont hommes, mais les empires succombent comme eux, et les patries pourrissent comme si elles avaient un corps. Bavière, Styrie, Carinthie, Bourgogne, et la maison d'Espagne, et le duché de Milan, et le comté de Tyrol, que de spectres de suzerainetés, autour de ce fondateur de la maison d'Autriche qui n'est plus qu'un spectre d'empire ! L'histoire d'Europe est faite de ces effondrements et de ces recons-

L'IMPROVISATION SUR INNSBRUCK 1015

structions successives : ces noms de provinces, de souverainetés, de royaumes, qui ne sont plus aujourd'hui, ou n'étaient plus hier qu'une expression surannée, furent jadis un étendard, le redeviennent, ou peuvent le redevenir. Les hommes détruisent leurs édifices pour le plaisir de les refaire : il faut bien occuper la vie. Les idées n'ont qu'un privilège sur les hommes qui furent leurs supports : elles ressuscitent. Les hommes aussi, à vrai dire. Mais il faut de bons yeux, dans Lénine, pour reconnaître Pierre.

Ainsi, la dame, le roi, et le fou, et la tour, n'ont pas seulement été soufflés de ce jeu qu'on nomme vivre : l'échiquier disparaît comme les pièces qu'il porta. C'est sur quelques vitraux, sur quelques parchemins, et sur quelques blasons au coin des pierres tombales que se survit l'Europe du moyen-âge. Il faudrait n'écrire jamais que sur velin : le corps de l'œuvre réussirait peut-être à en immortaliser l'âme. Nos journaux se déchirent ; nos photographies jaunissent ; on se demande ce qui restera, dans trois cents ans, de nos documents périssables. On pense avec un sourire, à moins qu'on ne soit tendre et qu'on n'y pense avec des larmes, à tout ce que représentent de peines, de ruses, de cruautés infligées ou subies, de machinations et d'efforts, ces édifices portant à faux : le Saint-Empire, la Papauté de Jules II, la Bourgogne de Charles ou l'Angleterre d'Artur. Puis, l'on se dit que tant d'entreprises généralement inutiles et quelques résultats toujours passagers remplirent sans doute leur but, qui est de fournir aux hommes des raisons d'exister. Il faut des prétextes pour tuer, comme il en faut pour mourir. Il leur en faut, puisqu'ils en veulent. Ces malheureux, et c'est de nous tous que je parle, font songer à Chatov : il avait besoin du suicide pour se prou-

ver qu'il était libre; les hommes, pour se prouver qu'ils existent, ont besoin de se crucifier. Nous avons tous si peur de la paix que nous la prenons pour la mort. Qu'eussent fait les hommes, grands dieux, pendant trois mille ans d'histoire, s'ils n'avaient eu leurs sens, pour jouir de la vie, et leur cerveau pour la compliquer?)

Avec quelle foi, jadis, je me précipitai dans les musées, les palais, les églises, partout où surnagent un peu de ces épaves de l'homme. Je croyais possible de retrouver dans des portraits, des documents, sur des objets tièdes encore de l'imposition des mains, les traces de ce fluide que nous avons appelé l'âme : mais connaître les vivants m'a désabusé des morts. La vérité fuit et nous échappe quand il s'agit d'une femme : pourquoi serait-elle plus palpable, sur le visage des reines mortes depuis quatre cents ans? Ces gens d'autre fois eurent leurs peines; nous avons les nôtres; nourris de pensées toutes spéciales, pris dans l'écheveau des circonstances particulières, ils n'ont guère avec nous que la parenté viscérale des entrailles ou du cœur; ils nous ressemblent surtout en cela qu'ils sont morts et que nous mourrons un jour; s'ils différaient de nous, nos problèmes nous suffisent sans nous charger des leurs; s'ils nous ressemblaient, nous n'avons que faire de portraits surannés de nous-mêmes. Peut-être faut-il descendre jusqu'aux sensations les plus primitives, jusqu'aux mouvements organiques de la peine et du plaisir, pour trouver en chacun de nous des états communs à l'humanité tout entière, et encore, même lorsque nous dormons, nous différons par nos rêves. Il vient malheureusement un soir où la sympathie paraît presque aussi vaine que l'amour : il faudrait pourtant éviter que l'amateur d'âmes, errant

L'IMPROVISATION SUR INNSBRUCK 1017

amoureusement dans tous les musées du monde, ressemble à l'ivrogne qui se figure avoir rencontré un ami, parce qu'il trébuche contre la glace d'une vitrine.

Ces figures de la Hofkirche ne sont pas belles; elles ne sont même pas puissantes; elles ne sont que superbes; ce sont des mannequins de grandeur. L'on dit que l'artiste, pour les faire, s'inspira de l'attitude compassée que l'on imposait aux morts, le glaive et la lance en main, dans un geste de défense, ou, s'il s'agit d'une femme, le petit missel entre les doigts, en signe de méditation éternelle. Tout n'est que contraste, de même que tout n'est que songes : puisque les vivants perdent tant d'heures à rêver leur vie future, je suppose que les morts, en revanche, remontent sans fin leur vie passée. Tous ceux qui ont aidé à des mises en bière savent, ou plutôt sauraient s'ils consentaient à ne pas mentir, combien fausse, à la fois embellie et dépouillée à l'extrême, est cette dernière image que nous conservons des morts. Se rappeler un être, se le rappeler tout entier, avec ses contradictions, ses mensonges, sa bonne volonté, sa façon de tousser et sa façon de sourire, c'est trop, même pour le plus grand amour. La mémoire choisit ; c'est le plus ancien des artistes. Que sont ici Cymburge, Ferdinand, Jeanne la Folle ? Vêtus jusqu'au visage, car le visage, chez la plupart des hommes, n'est qu'un masque inamovible, ces rois et ces reines sont exactement tels qu'on les voyait aux jours d'audience, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas. La justification des statues, c'est d'inspirer de l'amour à ceux qui les contemplant; le moyen, mon Dieu, d'être amoureux d'un costume ? A force de douter des âmes, on finit par n'être plus touché que par la réalité des formes; on ne les aime que nues, et s'il se peut inexpressives, toute expression

n'étant jamais que passagère, même et surtout celle du calme.

—Voilà, je pense, ce qui m'éloigne désormais des musées, et peut-être des chefs-d'œuvre : c'est que la vie qu'ils contiennent n'est jamais que fragmentaire. Ce n'est pas d'être mort que je reproche au passé; que nos prédécesseurs ne soient plus, cela prouve seulement qu'ils nous précédèrent; un même mouvement nous entraîne; nous dévalons tous la même pente; si c'est un mérite qu'être en vie, à quoi bon s'enorgueillir d'une supériorité qui ne durera plus quarante ans? Au contraire, tout être étant unique, justement parce que transitoire, les morts ont sur les vivants cet avantage immense : ils nous présentent, et nous présentent au complet, les résultats d'une expérience qu'on ne refera pas. Si j'ai souffert, des faits nouveaux peuvent calmer ma souffrance, ou peut-être la renouveler; d'avoir manqué ma vie, je ne suis pas sûr avant ma mort. Mais nous savons tous, avec une certitude qui pourrait bien n'être qu'illusoire, comment, jadis, Marianne Alcaforado s'y prenait pour pleurer, et pour quelles raisons Michel-Ange a manqué sa vie. Là est le privilège des personnages de l'histoire : ils sont, parce qu'ils furent. Tandis que nous ne sommes pas encore : nous commençons, nous essayons d'exister.

Adolescents, à l'époque où toutes les possibilités nous sollicitent ensemble, nous donnant seulement le regret qu'il faille choisir, ces figures du passé, ces possibilités ayant pris corps, se présentent à nous, si j'ose dire, comme les poteaux indicateurs au bord des routes où nous irons, où nous n'irons pas. Nous vénérons en eux, non pas des symboles, mais des signes. Puis, à mesure que la vie nous a développés et dépouillés tout ensemble, développés au sens photogra-

L'IMPROVISATION SUR INNSBRUCK 1019

phique du mot, dépouillés presque au sens vinicole, dépouillés de tout ce qui n'est pas nous-mêmes, développés dans tout ce qui nous est donné d'être, quand nous commençons à savoir, ne fût-ce que par approximation grossière, quelles réactions obtiendront de nous le plaisir, et la douleur, et la vanité, nous nous lassons de nous-mêmes. Que ne nous est-il donné de gâcher plusieurs vies ! A force de savoir le nombre de nos dents aurifiées, le chiffre de nos rentes, si nous avons des rentes, et le nom des quelques maladies dont nous avons chance de mourir, à force de traîner, comme un touriste qui voyage par ennui, dans ce musée catalogué qu'est nous-mêmes, nous finissons par nous déplaire dans ces lieux de féeries immobiles, galeries, ruines, bibliothèques, eaux gelées, miroirs mallarméens, sources où, lentement, s'est pétrifié Narcisse. Et nous n'aimons que ceux qui vivent, parce que ceux-là, du moins, nous donnent l'illusion de changer.

Nous voici bien loin de cette mosaïque d'hommes, le Saint Empire du moyen-âge. Presque tout ce qui, du dehors, se dit ou s'écrit sur l'Allemagne, nous est gâté par l'expérience de la Prusse. Ce n'est pas pour l'Allemagne seule que nous commettons cette erreur : Rome, non seulement domine pour nous l'Italie, mais aussi la résume, et la ville du fuyard Enée, l'Urbs autoritaire et unificatrice, affuble pour nous cette belle terre d'une dépouille impériale. Ceux qui n'ont pas vu l'Italie d'avant le fascisme se font de ce pays une idée trop brutale pour n'être pas artificielle : ils y admirent une passion devenue force, et peut-être devenue cancer. Heureusement, les nations survivent aux partis, les races survivent aux nations, et les pays survivent aux races. Tout ce Tyrol septentrional respire au-

printemps la douceur de vivre autrichienne. Plus à l'est, cette douceur s'affadit, s'ornement, s'épanouit en floraisons baroques, dans ce pays où Mozart s'éveilla au bruit des carillons de Salzbourg. Comme toujours, la civilisation (ou ce qu'on nomme ainsi) commence dans les pays neufs par s'importer sous forme de luxe : les églises roses aux confessionnaux vert tendre offrent, dans ces villages de montagne, un paradis de nougat à des imaginations d'enfants. Devant ces angelots, ces rayons, ces bonnets fleuris des vierges, on se prend à songer que l'Europe française du siècle de Voltaire fut aussi une Europe jésuite, et, par Casanova, une Europe vénitienne. Le mauvais goût prend ici je ne sais quelle innocence de fleur. On a dit cent fois que ces jardins d'Autriche copient maladroitement Versailles : ceux de Versailles, tracés plus tôt, se composent autour d'une idée de majesté : ils offrent leurs terrasses au déploiement d'une cour. Les jardins viennois s'attendrissent d'influences sentimentales et bourgeoises : des seigneurs, ayant dans le sang mille ans de dure vie féodale, se réveillent un matin, tout surpris, à la tiédeur d'un printemps baroque. Comment ces bouquets, ces fontaines, ces herbages n'inclineront-ils pas l'âme aux dévotions les plus tendres ? Il suffira toujours d'une fleur, au printemps, pour que nous pardonnions à Dieu.

Entre le Tyrol catholique et la Suisse protestante, la seule grande différence est peut-être celle des cultes. Je ne songe pas à diminuer l'abstraite beauté des cathédrales protestantes, évidées par Calvin de tout ce qui n'est pas Dieu. Ceux que la vie, et souvent le malheur, ont conduit au pays des sanatoriums, des cliniques et des pâturages alpestres, savent combien de paix répandent autour d'elles, sur ces

L'IMPROVISATION SUR INNSBRUCK 1021

hauts lieux consacrés de tous temps à la prière de l'homme, les graves, viriles et sévères en même temps que sereines églises de la Réforme. On s'y sent plus près qu'ailleurs, sinon de Dieu, tout au moins de soi-même. Ces murs blancs, ces bancs, cette morne chaire emportent l'esprit dans un domaine géométrique où l'infini n'est jamais loin de se confondre avec le vide : l'absence de beauté, ici, produit la même stupeur que le beau. Mais mon émotion, toute individuelle, faussée par l'absence de foi, ne prouve après tout que mon amour des surfaces nues. Les saints, les madones, les reliques, c'est la petite monnaie de Dieu : pourquoi ne pas compter avec l'humble bourse des pauvres ? Il se peut qu'une dévotion trop molle, une conception de la vie à la fois trop nonchalante et trop tendre finissent par énerver l'âme, mais c'est une question de savoir ce que vaut la grandeur. Encore une fois, cette floraison baroque, dont s'éblouit le peuple, a peu de racines paysannes : le seul chef-d'œuvre de ces ruraux, c'est peut-être leurs calvaires. Il est étrange qu'au-dessus des villes, au croisement des chemins, au sommet des montagnes, l'Asie ait dressé le Maître de la Paix suprême, et l'Europe l'Homme des Douleurs. Un jour, comme j'étais seul, au crépuscule, dans l'argentin Salzbourg, une femme du peuple me demanda si j'avais vu le Grand Christ. Elle me conduisit sous une voûte, dans un coin de couvent, au pied d'une croix d'où pendait, tordu par des convulsions d'agonie, un sombre Christ sanglant. Il est moderne, paraît-il, mais ceci ne diminue pas sa valeur : j'aime assez le vin nouveau, en ce qu'il prouve la vitalité des vignes. Il y avait devant lui de pauvres fleurs de papier rouge. Cette femme en disposa d'autres, s'agenouilla et se mit à prier. Je n'ai jamais si

bien compris le prestige, d'un Dieu ayant franchi la mort, sur des vivants qui doivent mourir.

Qui a vécu assez longtemps hors de France pour se faire des yeux neufs, sensibles enfin au pittoresque français, s'étonne, à Paris, de trouver sur les plus humbles visages d'authentiques marques d'histoire. Les figures françaises ne sont ni nobles, ni plébéiennes, point classiques de lignes, comme tel visage italien, où la tradition s'affirme dans les traits plutôt qu'elle ne les imprègne, point riches de chair non plus, comme les visages germaniques où se répète indéfiniment, en quelques plans largement accusés, la forte empreinte allemande. Elles sont si chargées de passé qu'elles ont très vite quarante ans. Ici, la race est jeune. La vie fut ici populaire quand elle ne fut pas seigneuriale : aucune bourgeoisie lettrée, nourrie de Cicéron et de Sénèque, n'est intervenue pour lui donner la rigueur d'une tragédie de Corneille. Les grands événements qui vinrent frapper cette race ne sont point partis d'elle; ils furent l'œuvre d'une caste, joués presque uniquement sur l'échiquier des seigneurs. Jusqu'à présent, l'Autriche n'avait pas eu d'histoire : ce que nous lui attribuions, c'était celle des Habsbourg. Par eux, cette Marche de l'Est du temps de Charlemagne s'était dilatée en empire; ils avaient lié le destin de cette mince bande de terre à leur fortune atteinte de gigantisme. C'est l'une des causes, et pas seulement morale, du désarroi d'après guerre : il est dangereux, quand on est un jeune peuple, et un étroit territoire, de porter partout, dans l'immensité des palais, dans la demeure des capitales, les encombrants vestiges d'un monde mort.

C'est un fade lieu commun que d'opposer, dans chaque pays, à la banalité de l'art officiel, le caractère vraiment

L'IMPROVISATION SUR INNSBRUCK 1023

ethnique des productions populaires. Où que ce soit, la vie des humbles est prise dans un réseau de nécessités identiques : à toute époque, dans tous pays, les classes fortunées se sont ressemblées par la culture, et les autres par la pauvreté. Qu'il soit slave, germanique ou français, l'art vraiment populaire (et les musées d'ethnographie nous montrent ce qu'en vaut l'aune) se restreint aux objets de piété, aux costumes, aux poteries, aux incrustations sur le manche des guitares, à quelques formes, les plus modestes, du désir de beauté. On sourit de penser qu'un nationalisme de clocher tend de nos jours à exagérer la valeur de pauvretés touchantes, quand on songe que rien n'est moins particulier, moins local, que cet art de village : si quelque chose ressemble aux czardas hongroises, ce sont les bourrées d'Auvergne, et s'il s'agit de sculpter des calvaires, la Bretagne est là pour égaler l'Autriche. Dans la statuaire et l'image, il ne veut qu'émouvoir ; dans les arts mineurs, il ne tend qu'à orner. Il finit donc où l'art commence. Il n'y a pas d'art sans individualité fortement accusée chez l'artiste : l'art de la tribu, de la steppe, du village, retarde de trente siècles sur l'individualisme humain. Mais il n'est pas défendu de préférer la gentiane aux roses. Tout chef-d'œuvre contient un cri d'orgueil : l'affirmation d'un homme. Cet art anonyme, à ras du sol, nous ramène à la modestie des origines : déjà, ces paysages de montagnes nous disposaient à une idée plus juste des proportions humaines, sur une planète trop grande pour n'être que le support de l'homme. Seuls, les peintres d'autrefois, les Breughel, les Dürer, surent éviter l'orgueil dans ce tracé des perspectives : de petits êtres rampants combattent ou s'étreignent dans un coin de paysage, au bord de fleuves sans cesse écoulés, mais pourtant

plus fixes qu'eux-mêmes, au pied de montagnes qui changent si lentement qu'elles paraissent ne pas changer. Il faut plaindre et admirer tout ensemble ces laborieux insectes d'avoir élevé si haut la motte de leurs termitières : que les hommes sont petits ! Il n'y a que l'homme qui soit grand.

Même du point de vue le plus simple, il est bon de parler plusieurs langues, de nouer des amitiés étrangères, de se créer des souvenirs dans le plus de contrées possibles : c'est échapper, si peu que ce soit, à l'obsession des frontières ; c'est contribuer, pour sa très petite part, à la formation de cette patrie européenne, qui n'est d'ailleurs, comparée à l'étendue du monde, qu'une bien étroite patrie. Mais laissons les questions politiques, comme les questions sociales, à ceux qui les croient solubles : il nous déplaît de disserter sans fin de problèmes que la vie déplace, complique, ou simplifie incessamment sous nos yeux, et parfois à notre insu. Le jardin de Candide, c'est probablement toute la terre. Mais c'est aussi, c'est avant tout notre âme, et quelles que soient les circonstances, nous ne le laisserons pas en jachère. Le voyage, comme la lecture, l'amour ou le malheur, nous offre d'assez belles confrontations avec nous-mêmes, et fournit de thèmes notre monologue intérieur. Notre présent est si étroit qu'il est bon d'y ajouter le passé, à défaut de l'avenir ; notre domaine est si limité que ce serait folie de n'en point connaître au moins la plus grande part possible. La connaissance du monde est sans doute le seul bien qui soit inaliénable, puisque la vie ne peut que l'augmenter, et que la mort même ne nous l'enlèvera que lorsque nous ne serons plus. Je suis hanté par l'idée de la brièveté du temps, non pas seulement du temps déjà si court qui va de la naissance à la mort, mais aussi de l'intervalle encore plus limité,

L'IMPROVISATION SUR INNSBRUCK 1025

où il nous est donné de mettre à profit la vie. Il vient un jour où l'on se fatigue des voyages comme on s'est fatigué des livres, où l'on se lasse des vivants comme on s'est lassé des morts. Par un mouvement naturel qui n'a rien que de beau, de rassurant aussi, on se détache de tout ce qu'on a connu, de tout ce qu'on a possédé; ce n'est pas seulement dans la Bible que les deux termes sont synonymes. Je m'efforce en attendant de fixer, en quelques images précises, le double enseignement de spectacles qui passent et d'un Moi non moins passager. Il n'est pas certain qu'un peuple puisse manquer sa vie : malheureux, il a les siècles pour se refaire; ces personnalités fictives ne connaissent pas la mort, et leur tentative peut durer presque aussi longtemps que la terre. Mais nous n'avons qu'une seule vie. Même si j'obtenais la fortune, même si j'atteignais la gloire, j'éprouverais sûrement le sentiment d'avoir perdu la mienne, si je cessais un seul jour de contempler l'univers. L'époque vient assez tôt où riches, calmés, contents de nous-mêmes, indifférents à ce qui nous peinait ou nous passionnait naguère, nous cessons de vivre pour ne plus faire qu'exister. Les statues, à la cathédrale d'Innsbruck, n'entourent qu'un tombeau vide : l'important pour tout homme, en tout cas pour tout homme qui pense, c'est de retarder le plus longtemps possible l'instant où la réputation, la richesse, tout ce dont s'ébahissent les autres, ne couronnent plus qu'un cénotaphe.

MARG. YOURCENAR.